

« Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus »

En Belgique, les femmes gagnent 20% de moins que les hommes. Dans un couple hétérosexuel, les femmes consacrent en moyenne 2,5 fois plus de temps aux tâches ménagères que leurs compagnons. En 2015, 60% des Français en couple confessaient ne jamais faire le ménage. En revanche, 93% de Françaises en couple déclaraient accomplir cette tâche. En février 2019, on décompte seulement 24,3% de femmes parlementaires nationales dans le monde. Et, en juin 2019, seuls 23 pays comptaient une femme comme cheffe d'État ou de gouvernement. Toutes les femmes belges subissent le harcèlement de rue, un enfer quotidien pour les citadines. Chaque jour dans le monde, en moyenne 137 femmes sont tuées intentionnellement par leur conjoint ou des membres de leur famille. 137 féminicides par jour.

Ces quelques chiffres ne sont que la conséquence et un révélateur imparfait d'une organisation sociale basée sur une vision androcentrique de la société qui pousse à envisager le réel principalement ou uniquement d'un point de vue masculin. Le masculin est la référence ultime, posé en mesure de toute chose, il est le point de repère qui permet d'envisager et de comprendre le reste. Ce reste dans lequel le féminin se trouve contenu, cantonné à un statut de perpétuelle infériorité. Ainsi,

l'homme et la femme sont perçus comme deux variantes, supérieure et inférieure, d'une même physiologie. Un exemple de ces variations en deux temps est celle de la représentation du vagin au Moyen Âge comme un phallus inversé. Ces deux variantes sont supposées être clairement différenciées. Intersexuation et identités transgenres sont ramenées à des pathologies exceptionnelles. Ces deux variantes seraient également chacune les tenantes de caractéristiques spécifiques. Au masculin, on associe la virilité, le goût de l'aventure, la force, la bravoure, la témérité. Au féminin, la douceur, la constance, l'intuition, la prévenance, ou la sorcellerie et la manipulation.

Cette vision de deux sexes clairement différenciés, disposant de caractéristiques propres, a contribué à créer, transformer et pérenniser ce modèle de société patriarcale. Faisant rimer sexe avec genre, cette idée de la société assigne à chacun-e un rôle dont les limites sont prédéterminées en fonction de son sexe. L'idée de complémentarité entre hommes et femmes dicte l'organisation de la société. Des personnalités différenciées qui, pour boucler la boucle de l'essentialisation sexuée et culturaliste, seraient également conditionnée par l'appartenance à une culture donnée. Une construction sociale tellement bien naturalisée que les femmes, elles-mêmes, se font souvent les premières gardiennes de ce modèle de société.

le choix des mots

FÉMINISMES : Comme tout courant politique, le féminisme est diversifié autant dans ses revendications que dans le choix de ses moyens de lutte. Il existe probablement autant de féminismes que de personnes qui se revendiquent féministes. Permettons nous cependant de noter un courant en particulier, celui du féminisme intersectionnel ou féminisme inclusif. Incarné entre autres par des figures telles que Christine Delphy et Elsa Dorlin, il a pour objectif de mieux comprendre et prendre en compte les différentes discriminations et oppressions que les femmes peuvent subir en plus du sexisme. Rejetant une vision qui viserait à traiter ces différentes oppressions séparément, ces féministes veulent comprendre et expliquer comment ces différentes dominations s'exercent en même temps et se conjugent pour former une oppression spécifique. Elsa Dorlin donne une excellente explication de cette vision du féminisme lorsqu'elle dit que « déconstruire les normes dominantes de la féminité, les diktats de la mode ou les injonctions des sociétés de consommation impliquent une analyse précise du néolibéralisme comme des normes esthétiques et morales héritières des cultures postcoloniales. La quintessence de la féminité contemporaine est occidentale, blanche, jeune, hétérosexuelle, sans handicap (y compris en termes de poids) et économiquement solvable ! » Un effort d'inclusion auquel cet outil essaie, en tout modestie, de répondre également par l'intermédiaire d'un essai de détricotage de la mécanique globale des dominations.

Ouvertures

Les rouages de la domination patriarcale forment un ensemble cohérent de normes intériorisées et normalisées. Un système qui se dote d'« évidences naturelles » pour mieux expliquer et légitimer. L'homme blanc hétérosexuel et économiquement solvable, en haut de la chaîne alimentaire, est posé comme base de référence. Les rôles sociaux genrés trouvent leur justification dans une vision binaire des genres/sexes. Un modèle défendu autant par les dominant-e-s que par les dominé-e-s qui, l'un-e comme l'autre, intériorisent et normalisent les codes de la société. C'est que, suivant les mécanismes de la violence symbolique, les femmes, ainsi que l'ensemble des personnes qui subissent cette domination, pensent et envisagent leur place dans la société en fonction d'un univers codifié et construit selon les normes sociales du système de la domination patriarcale. Pourtant, « on ne naît pas femme, on le devient ». Tout comme on ne naît pas homme, on

le devient. De même, à l'image d'une échelle de gradation, il existe tout un ensemble de possibles entre ces deux extrêmes que sont la masculinité et la féminité telles que mythifiées par la société patriarcale. Les personnes homosexuelles, intersexuées, transgenres, non-binaires, de genre fluide, queer, asexuelles, ... doivent pouvoir trouver une place dans cette société. Envisager le genre comme un ensemble de variations sur une même échelle permettrait de rendre compte de la complexité de ces appartenances. Chacun-e aurait ainsi la possibilité de se positionner à l'endroit de l'échelle qu'il pense lui correspondre, en dehors des limites imposées par les rôles sociaux genrés.

Une telle réorganisation de la société vers une réelle émancipation des femmes constitue bien une révolution. Une révolution qui n'est cependant possible sans la prise en compte d'une nécessaire libération des hommes, par l'émancipation des codes imposés par

le système patriarcal, et des personnes LGBTQIA+ qui ne se retrouvent bien souvent pas dans les codes dictés par la société androcentrique ni dans une vision binaire des sexes. Enfin, penser l'émancipation des femmes et la révolution des rapports de genre nécessite de s'opposer aux autres rapports d'oppression, pour ce qu'ils sont et pour les interconnexions qu'ils entretiennent avec la domination patriarcale. Résistance au néolibéralisme, combat contre les discriminations raciales et le néocolonialisme, engagement pour la paix et lutte pour le droit des femmes et des personnes LGBTQIA+ ne vont pas les uns sans les autres.

domination patriarcale

« EPILE-TOI,
LIPOSUCE-TOI ET SOURIS ! »

L'univers médiatique participe à perpétuer certaines visions du monde autant qu'il participe à le transformer. Ainsi, la publicité, le cinéma, les jeux vidéos, les bandes dessinées correspondent et entretiennent les règles du système patriarcal. Un univers codifié et organisé pour répondre aux supposées attentes de l'homme blanc hétérosexuel, souvent afin de faire vendre. Dans cet univers, les femmes sont fréquemment présentées de manière hypersexualisée ou « découpée » pour en présenter les parties les plus « intéressantes ». Au cinéma, elles sont cantonnées dans de seconds rôles, où elles n'ont parfois ni nom, ni répliques, réduites à être de simples « cautions nichons ». Dans la publicité, les femmes nues aux corps « parfaits » font vendre aussi bien des savons douches et du parfum que des voitures et de la mousse à raser. Cette hypersexualisation de la femme la réduit à un simple corps sans cerveau, un objet de désir qui suscite l'envie de possession. Pour les femmes, ce sont des injonctions

permanentes. Être belle selon les canons de beauté en vigueur, donc blanche, fine et élancée, sans handicap et les cheveux soyeux qui volent au vent. Des injonctions qui conduisent les femmes à se sentir constamment observées, même quand elles sont seules, et qui affectent leur confiance en elles et leurs capacités intellectuelles. Dans cet univers merveilleux, les hommes ne sont pas non plus épargnés. Eux aussi subissent les diktats d'une certaine idée de la masculinité martelée à travers des représentations de héros invulnérables, dont la force physique n'a d'égal que leur détermination et qui ne s'encombrent guère de sentiments superflus. Cette image exerce une influence sur l'idée que les hommes se font de leur corps et de leur rôle en société. Objectif plaquettes de chocolat et biceps rebondis. Un physique « rêvé » accompagné de son cortège de traits de caractère indispensables à l'homme, le vrai : individualisme, autonomie, force physique et morale, invulnérabilité, contrôle, absence d'émotions.

domination patriarcale

« NE PLEURE PAS, FILS ! », « TIENS
TOI BIEN À TABLE , MA FILLE ! »

Dès la plus tendre enfance, nous emmagasinons, compilons, trions les informations que nous transmet notre environnement pour construire notre conception du monde et de la place que nous y occupons. C'est aussi dès la plus tendre enfance que les comportements genrés se construisent. Une construction qui passe par une multitude d'éléments, d'apparence anecdotique s'ils ne sont pas compris comme un tout. Les remarques faites aux petits garçons pour que ceux-ci ne pleurent pas et se montrent forts, alors que celles faites aux petites filles leur prescrivent de bien se tenir à table. Les jouets pour enfants où la dinette est rose et destinée aux filles, alors que les dinosaures et les pirates sont réservés aux garçons. À l'école, où on donne plus souvent la parole aux garçons et réprime plus durement les petites filles dissipées. Nous projetons ainsi tout un univers sur les enfants qui, à leur tour, l'intègrent pour le reproduire ensuite. Un univers qui veut que les petites filles soient douces et soumises et les petits garçons intrépides et protecteurs. Plus tard, les petits garçons devenus hommes seront plus souvent directeurs. Quant aux petites filles, les injonctions à s'effacer pourront avoir des conséquences sur leur construction en tant que femmes et altérer leur confiance en elles.

« LE
MASCULIN
L'EMPORTE. »

En grammaire française, le masculin l'emporte toujours. Une règle enseignée comme universelle. La langue est pourtant un processus vivant et le reflet de la société qui l'utilise et la construit. L'histoire de la langue française est faite de modifications et d'évolutions, L'histoire de la langue française est faite de modifications et d'évolutions, parfois uniquement pour des raisons de « fainéantise » des moines copistes. Mais aussi de plusieurs vagues de masculinisation, fondées sur des raisons politiques et sexistes. La règle du masculin comme neutre et donc l'emportant sur le féminin n'a pas toujours été la

norme. C'est seulement au XVIIème siècle que cette dernière a émergé et a été progressivement imposée comme la norme en vigueur. A l'époque, d'autres règles existaient, comme la « règle de la proximité » qui supposait d'accorder en genre et en nombre avec le nom le plus proche. Le langage façonne les représentations que nous nous faisons du monde qui nous entoure. L'utilisation d'une langue fortement dominée par le masculin et qui le pose en référence de toute chose contribue donc à limiter les possibilités d'organisation sociale en les contenant à l'intérieur d'une appréhension du réel encadrée par ces représentations du masculin comme neutre et mesure de toute chose.

UNE HISTOIRE
D'HOMMES

Raconter une histoire, c'est faire des choix. Dans le grand récit de l'humanité, ces choix ont souvent été opérés par des hommes au détriment des femmes. Ainsi, les luttes sociales, révolutions, conquêtes, batailles, bien que désignées par des noms féminins, auraient toutes été menées et gagnées par des hommes. Aucune femme sur les barricades, elles sont cantonnées à la cuisine et au rôle de soutien aux hommes sur le front. On entend peu parler de Correta Scott King, connue entre autres pour son opposition à la guerre du Vietnam et pas seulement pour son célèbre mari, pas plus qu'on ne cite Winnie Mandela dans le grand livre de l'histoire. Peut-être anecdotique, mais non moins révélateur de la façon dont les découvertes souffrent de stéréotypes de genre, prenons le cas de Lucy. La petite australopitèque a reçu ce doux nom parce qu'étant plus petite elle devait forcément être une femme. Une certitude aujourd'hui mise en question par certains.e.s anthropologues. De même, nous oublions souvent que les guerriers vikings, qui continuent d'alimenter le mythe de la virilité barbare, comptaient pourtant des femmes dans leurs rangs, celles-ci occupant parfois les plus hauts postes de commandement. La liste des femmes oubliées est longue.... L'histoire de la Révolution française ne fait que peu de place à des figures comme Olympe de Gouges, autrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne et morte sous le coup de la guillotine pour ses positions militantes. Qui a entendu parlé de Sanité Belair, révolutionnaire et officier de l'armée haïtienne, fusillée en 1802 par l'armée napoléonienne chargée de rétablir l'esclavage ? Qui se souvient de Louise Michel ? Elle fut pourtant en première ligne lors des événements de la Commune de Paris. Ou d'Alexandra Kollontaï, première femme membre d'un gouvernement de l'histoire ? Ou encore d'Emma Goldman, de la Mulâtresse Solitude, d'Audre Lorde ? Nombreuses sont les femmes qui ont nourri l'histoire. Elles sont pourtant souvent oubliées pour faire place à une histoire qui conte la bravoure des hommes.

AGENTS PRODUCTEURS
- AGENTS REPRODUCTEURS

Les hommes auraient naturellement plus de mal que les femmes à contenir leurs pulsions sexuelles. Encore une assertion basée sur les « naturelles » caractéristiques masculines de l'autonomie, du pouvoir et de la force brute. Quant aux femmes, fidèles à leur douceur et rôle de mère inné, elles rechercheraient plutôt la stabilité et l'amour dans leurs expériences sexuelles. Les rapports sexuels sont ainsi un autre lieu de pouvoir et d'exercice de la domination. L'homme coureur ou infidèle est un Don Juan. On l'encouragerait presque à le faire ! La fille qui céderait trop souvent à l'appel du coup d'un soir est une fille facile ou une salope. La masturbation largement assumée et libre de tabous chez l'homme reste une pratique peu avouable chez les femmes. Les films pornographiques continuent à reproduire les codes de la masculinité caricaturale et des rapports sexuels comme rapports de soumission de la femme à l'homme. L'homosexualité féminine est réduite à un objet de désir pour l'homme hétérosexuel. L'homosexualité masculine absente. L'homme producteur et la femme reproductrice continuent de cloisonner les limites de l'acceptable et de diriger les jugements de valeur. Heureusement, des libertés ont été acquises. Pourtant, le rapport à la sexualité reste profondément marqué par des stéréotypes de genre qui conditionnent le champs des possibles et les jugements moralisateurs et excluent encore trop souvent les autres moyens d'expression de la sexualité, comme l'homosexualité ou la bisexualité. Cette vision de la sexualité, qui repose sur des rapports de domination et nécessite l'expression d'une puissance phallogratique, participe à légitimer certaines des pires formes de violences faites aux femmes. Qu'il s'agisse de s'obstiner à croire qu'un « non » prononcé par une femme veut en fait dire « oui ». Ou de croire que « de toute façon, elles ne demandent que ça ! ». Ou de justifier son féminicide par un honneur soit-disant bafoué, ou en le dissimulant sous le non moins poétique vocable de « crime passionnel ».

POUR ÊTRE UN HOMME,
IL FAUT AVOIR DES COUILLES !

La vision binaire du genre reposerait sur une vérité scientifique certaine : biologiquement, il y a bien deux sexes différents et clairement séparés, les hommes et les femmes. Vraiment ? L'utilisation de cet argument, souvent entendu, souvent utilisé de bonne foi, constitue pourtant une preuve probante de l'importance du processus d'intériorisation de la norme. Un processus qui mène à plaquer une origine biologique et naturelle sur des conceptions et comportements pourtant socialement construits. Et si, au contraire, les normes sociales prédéterminaient la manière dont la connaissance scientifique se structure ? La certitude scientifique que, biologiquement, hommes et femmes sont deux catégories distinctes et bien différenciées reposerait-elle alors elle-même sur la norme sociale qui la précède, celle d'une vision binaire des sexes et des identités de genre (vision qui traverse aussi les chercheur.se.s à l'origine de ces découvertes et de leur interprétation) ? À partir de la fin du XIXe siècle et des débuts de l'endocrinologie (la science de la médecine qui étudie les hormones) cette norme sociale de la binarité a eu des influences considérables sur les découvertes des chercheur.se.s. Elle a été transposée sur les découvertes scientifiques et a guidé les interprétations qui en ont été faites. Aux origines, les hormones ont été catégorisées comme mâles ou femelles en fonction qu'elles étaient sécrétées par des organes mâles ou femelles. Plus tard, la découverte de certains effets « féminisants » des hormones mâles et inversement, des effets « masculinisants » de certaines hormones femelles commence à jeter le trouble sur ces visions simplistes. De même que la découverte du fait que, quel que soit son sexe, tout individu sécrète des hormones « mâles » et « femelles », en différentes quantités et proportions. Pensons ici à l'athlète Caster Semenya, que le Tribunal arbitral du sport veut forcer à se soumettre à un traitement médical pour diminuer son taux de testostérone. Un taux considéré trop élevé pour concourir dans les catégories féminines ! Les biologistes, dans leur grande majorité, continueront cependant à interpréter ces découvertes en se basant sur le modèle binaire des sexes et en disqualifiant les états intersexués comme pathologiques. On estime pourtant la population intersexuée à 1,7% des naissances. Un chiffre certainement sous-estimé étant donné le manque de connaissance à ce sujet. L'argument biologique pour justifier le maintien de rôles sociaux en fonction du sexe pose donc problème. Il repose sur de supposées vérités irréfragables qui ne sont finalement que le produit de constructions sociales préexistantes sur le genre et le sexe et il exclut, de fait, toute une partie de la population qui ne correspond pas à la norme en vigueur.